

# LA THÉORIE ÉCONOMIQUE DE LA FAMILLE :

## Une critique méthodologique <sup>(1)</sup>

par

Claude MEIDINGER (\*)

RÉSUMÉ. — La théorie économique de la famille a profondément transformé l'analyse traditionnelle du comportement du consommateur en tentant d'intégrer dans celle-ci l'ensemble de toutes les relations sociales, qu'elles soient marchandes ou non marchandes. A travers la critique méthodologique présentée ici, deux objectifs sont principalement visés : d'abord, préciser la manière dont la théorie de la famille prétend prendre en compte les relations sociales non marchandes; ensuite, examiner les pratiques de test retenues.

ABSTRACT. — THE ECONOMIC THEORY OF FAMILY DECISIONS. *A Critical Approach. The economic theory of family decisions changes the traditional analysis of the consumer's behaviour by the attempt to take into account the whole set of social relations, be they market or non-market. The methodological analysis in this paper aims at: first, explaining how, in the economic theory of family decisions, the non-market social relations are taken into account; second, investigating the practices of the usually used tests.*

### SOMMAIRE

<b>Introduction.</b> . . . . .	76
<b>1. Le noyau central de la théorie économique de la famille.</b> . . . . .	76
<b>2. Quelques éléments de critique méthodologique.</b> . . . . .	80
2.1. Une pseudo-intégration des relations sociales non marchandes.	80
2.2. Les aspects pragmatiques critiquables des tests. . . . .	84
<b>Conclusion.</b> . . . . .	90
<b>Bibliographie.</b> . . . . .	92

---

(1) Ce travail a été présenté au séminaire sur « l'Économie de la Famille », organisé par le C.R.E.D.O.C. à Paris, en mai 1980. Je remercie les participants pour les remarques et critiques qui m'ont été faites.

(\*) Professeur à l'Université de Nantes, Centre d'économie des besoins sociaux, Domaine du Tertre, B.P. 1004, 44036 Nantes Cedex.

## INTRODUCTION

A la suite des travaux de Lancaster [21] <sup>(1)</sup> et Becker [3], la théorie économique des décisions des ménages subit une transformation complète. Primitivement simple consommateur, le ménage se transforme en une petite organisation économique dont la complexité est égale à celle d'une économie nationale.

Apparaît ainsi un domaine d'analyse prometteur en développements multiples, l'économie de la famille, dont l'ambition théorique est non seulement d'expliquer la constitution, la composition et la disparition d'une famille, mais également d'intégrer dans le cadre économique traditionnel du consommateur rationnel l'ensemble de toutes les relations sociales, qu'elles soient marchandes ou non marchandes.

Après avoir brièvement résumé dans un premier point le « noyau dur » <sup>(2)</sup> ou central de la théorie économique de la famille, résumé qui permettra d'en déceler les articulations majeures et les points cruciaux, je présenterai dans un second point une critique de cette extension de « l'individualisme méthodologique » [9] dans le domaine des relations sociales non marchandes.

Cette brève tentative d'appréciation méthodologique n'a pas l'ambition d'être un article de synthèse qui, après avoir fait le tour exhaustif de toute la littérature existante, présenterait les derniers aboutissements des recherches dans ce domaine.

Au contraire, en se limitant à un petit nombre de références, elle vise plus particulièrement deux objectifs :

— D'abord préciser le cadre théorique général à l'intérieur duquel se placent plus ou moins explicitement tous les travaux théoriques portant sur l'Économie de la Famille « à la façon » de Chicago. Cette précision est nécessaire dans la mesure où ces travaux ne sont souvent que des formalisations incomplètes d'un modèle plus général dont les aspects centraux ne sont pas toujours suffisamment explicités.

— Ensuite, présenter un certain nombre de remarques d'ordre méthodologique qui, loin d'avoir la prétention d'être exhaustives, posent simplement quelques questions à la fois sur la manière dont la Théorie Économique de la Famille prétend intégrer les relations sociales non marchandes et sur la manière dont sont testés les modèles théoriques.

### 1. LE NOYAU CENTRAL DE LA THÉORIE ÉCONOMIQUE DE LA FAMILLE

L'idée centrale de la présentation théorique élaborée par l'école de Chicago revient à considérer que les désirs d'une famille ne concernent pas directement les biens acquis sur les marchés mais, bien plus, les services qu'on peut en attendre

---

(1) Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie *in fine*.

(2) Pour reprendre le terme employé par LAKATOS (T.) [20].

lorsque ces biens sont envisagés comme des facteurs de production dans des processus productifs internes à la famille.

Cette idée centrale conduit également à mettre en évidence le rôle non négligeable d'une ressource rare jusqu'alors trop ignorée — le temps — et les problèmes corrélatifs d'allocation de celle-ci.

La théorie économique traditionnelle fournit les moyens d'une formalisation de cette approche : la famille choisit, en fonction de ses préférences, un plan de consommations finales <sup>(1)</sup> dans un ensemble de possibilités délimité tout à la fois par des contraintes de nature technique et budgétaire.

Précisons d'abord très rapidement cette formalisation.

En notant  $Z$  le vecteur des consommations finales du ménage,  $x$  le vecteur de biens utilisés pour la production de  $Z$  et  $t_c$  le vecteur des différentes catégories de temps nécessaire à la production et à la consommation de  $Z$ , on écrira en premier lieu la contrainte technique sous la forme d'une fonction de transformation :

$$(1) \quad F(Z, x, t_c) = 0.$$

Si  $t_e$  représente le vecteur des différentes catégories de temps consacrées au travail à l'extérieur de la famille et  $w$  le vecteur des rémunérations de ces différentes catégories de travail, on peut ensuite écrire une contrainte budgétaire  $px = wt_e + R_0$ , où  $R_0$  est la richesse initiale de la famille. En tenant compte de la contrainte de ressource rare sur le temps disponible,  $t = t_e + t_c$ , la contrainte budgétaire peut encore s'écrire :

$$(2) \quad px + wt_c = R,$$

avec  $R = wt + R_0$ , revenu complet de la famille <sup>(2)</sup>.

Enfin, dans la mesure où les préférences de la famille ne concernent de manière directe que les seules consommations finales, on formalisera ces préférences par la fonction d'utilité :

$$(3) \quad U(Z).$$

Les décisions économiques d'une famille sont donc expliquées par un modèle de maximisation sous contrainte classique :

$$\text{Max (3) sous contrainte (1) et (2).}$$

Remarquons d'abord que l'intérêt de l'intégration d'une contrainte technique dans l'analyse des phénomènes de consommation est indéniable. Celle-ci met en évidence le fait que les fonctions de demande traditionnelles reflètent à la fois l'influence des préférences et l'influence technologique.

---

(1) J'utiliserai ici le terme « consommation finale » pour traduire celui de « commodity » employé par BECKER pour désigner les productions du ménage.

(2) Le terme « revenu complet » est employé ici pour traduire la notion de « full income ». L'intérêt de la formulation (2) est de faire apparaître le coût d'opportunité du temps consacré aux activités internes de la famille,  $wt_c$ .

Cette double influence est particulièrement explicite lorsqu'on transcrit le problème des choix de la famille dans l'espace vectoriel des facteurs de production.

Cette transcription peut s'effectuer par la définition d'une fonction d'utilité indirecte  $V(x, t_c) = \text{Max } U(Z)$  dans l'ensemble des  $Z$  vérifiant  $F(Z, x, t_c) = 0$ . On est ainsi conduit au problème d'optimisation classique de la théorie du consommateur lorsque celle-ci intègre les arbitrages travail-loisir, soit  $\text{Max } V(x, t_c)$  sous contrainte  $px + wt_c = R$ , et on obtient des fonctions de demande  $x(p, w, R)$  et  $t_c(p, w, R)$ .

Abstraction faite de la nature profondément différente des concepts — les biens acquis sur les marchés ne sont plus des consommations finales mais des facteurs de production, le temps consacré au ménage n'est plus nécessairement du loisir et le revenu est le revenu complet — dans la mesure où  $V(x, t_c)$  dépend d'une contrainte technologique, les fonctions de demande précédentes et plus précisément les variations des quantités demandées en fonction des arguments  $p$ ,  $w$  et  $R$  reflètent à la fois des caractéristiques de goûts et de techniques productives.

Cependant, cette constatation de bon sens s'est transformée d'une manière assez révélatrice en une exigence exacerbée : les goûts ou préférences n'ont aucune importance car ils (elles) sont les mêmes chez tous les individus. Une explication économique satisfaisante doit donc privilégier les explications en termes de prix, revenus et relations techniques <sup>(1)</sup>.

Cette exigence a un fondement qui est à la mesure des ambitions de la théorie économique de la famille. Si, comme le constate Levy-Garboua [23], l'hétérogénéité des goûts « est liée à des facteurs systématiques comme la taille de la famille, l'âge, l'éducation, l'habitat, la catégorie socio-professionnelle », en expliquant tous ces facteurs systématiques par des différences de prix et de revenu, on peut alors sans doute légitimement tabler sur un fonds commun de goûts identiques. De plus, cette exigence permet à l'économiste de prendre pied dans un territoire, celui des sociologues, et de prétendre l'annexer.

La démarche théorique conduisant à la réduction de l'importance des différences de goûts est bien connue [28].

Elle consiste en premier lieu à exprimer les fonctions de demande pour les consommations finales en transcrivant d'abord les contraintes budgétaire et technique dans l'espace des consommations finales à l'aide de  $C(Z, p, w) = \text{Min} . px + wt_c$  dans l'ensemble des  $(x, t_c)$  vérifiant  $F(Z, x, t_c) = 0$ , pour ensuite obtenir à l'aide du problème  $\text{Max} . U(Z)$  sous contrainte

---

(1) Cette exigence d'identité des goûts peut être interprétée de différentes manières.

Il peut s'agir par exemple d'une stabilité des goûts dans le temps pour une même famille comme c'est plus particulièrement le cas chez STIGLER (G. J.) et BECKER (G. S.) [35]. Mais ici, ce qui nous retiendra plus particulièrement sera la tentative de réduire l'hétérogénéité supposée des préférences entre individus. Comme le note de manière significative NERLOVE (M.) [26], p. 209 :

« Appartient virtuellement à la définition de ce qu'est un économiste le fait que celui-ci considère les goûts comme donnés et je soupçonne parfois que la plupart d'entre nous exige l'identité des goûts et suppose que toutes les différences entre individus proviennent de différences au niveau des contraintes de ressources ».

$C(Z, p, w) = R$ , les fonctions de demande pour les consommations finales sous la forme  $Z(p, w, R)$ .

Sous cette formulation, se cache cependant encore l'influence des goûts et des paramètres techniques. Un progrès dans l'analyse peut être réalisé par l'introduction de prix fictifs pour les consommations finales,  $\pi_i = \partial C / \partial Z_i$  coût marginal de production de la consommation finale  $Z_i$  et par le remplacement de la contrainte  $C(Z, p, w) = R$  par la contrainte  $\sum_i \pi_i Z_i = R$ .

Soit  $\pi$  le vecteur des prix fictifs des consommations finales. Le modèle de la théorie économique de la famille peut alors s'écrire  $\text{Max. } U(Z)$  sous contrainte  $\pi Z = R$  et permet de déduire les fonctions de consommations finales sous la forme  $Z(\pi, R)$ .

Dans la mesure où le vecteur  $\pi$  ne dépend pas de  $Z$  — donc ne dépend pas des goûts de la famille — et dans la mesure où les observations empiriques permettent de constater qu'il est possible d'expliquer à l'aide de  $\pi$  et  $R$  la plus grande partie des différences entre familles, la théorie économique de la famille justifie ses prétentions et établit son succès.

Le cadre théorique ainsi précisé délimite un programme d'investigations empiriques parfaitement simple en apparence. Pour tester la théorie économique de la famille, il suffit d'effectuer des régressions linéaires  $Z_i = \sum_j a_{ij} \pi_j + b_i R$  et de tester la validité de ces ajustements. On assiste donc à une floraison de travaux empiriques d'ordre économétrique présentés généralement comme autant de confirmations du modèle théorique proposé.

Il serait fastidieux et ardu d'entrer dans le détail des tests économétriques effectués et il me semble de loin préférable de situer la confrontation empirique à deux niveaux plus généraux.

Le premier niveau sera celui du réalisme descriptif de la théorie. Cet aspect soigneusement contourné par les membres de l'école de Chicago <sup>(1)</sup> peut à la rigueur et dans certaines conditions être ignoré lorsque la théorie proposée n'est qu'instrumentale, renonçant alors à toute prétention de vérité empirique pour n'être purement considérée que comme un instrument de prévision.

Mais dans le cadre d'une construction théorique dont l'ambition est d'être une théorie générale des interactions sociales, un tel statut d'instrumentalité ne peut certes suffire. Je tenterai de montrer ici combien le concept de fonction d'utilité collective est inadéquat pour saisir la réalité des relations sociales non marchandes.

Le second niveau centrera l'analyse sur le problème de la réfutabilité de la théorie économique de la famille. Une compréhension précise de la formulation théorique sur un plan non formel jointe à une analyse critique des aspects pragmatiques des tests effectués mettra en évidence le caractère non décisif des procédés de réfutation retenus.

---

(1) Conformément aux recommandations méthodologiques de FRIEDMAN (M.) [11].

## 2. QUELQUES ÉLÉMENTS DE CRITIQUE MÉTHODOLOGIQUE

### 2.1. Une pseudo-intégration des relations sociales non marchandes

Dans la mesure où la théorie économique de la famille possède un objectif avoué, celui d'« incorporer un traitement des interactions sociales dans la théorie moderne de la demande du consommateur » [5], de manière à être « à même de fournir une charpente unifiée pour tout comportement en situation de rareté, non marchand aussi bien que marchand » [4], l'analyse entreprise se doit alors de justifier sur un plan non formel l'utilisation d'une fonction d'utilité collective.

La théorie traditionnelle du consommateur a toujours soigneusement évité ce genre de problème en ne se constituant pas en tant que théorie des raisons des choix individuels. Son objectif n'est pas de rendre compte des décisions de consommation en termes de « raisons motivantes » [17], mais simplement d'expliquer les niveaux de consommation par une relation fonctionnelle les faisant dépendre des prix et du revenu pour des préférences données pour lesquelles on se garde bien de fournir des justifications.

La notion de rationalité à laquelle se réfère cette théorie n'a donc aucunement le caractère d'une hypothèse empirique qui concevrait la notion d'agent rationnel en tant que concept psychologique descriptif dont l'utilisation serait gouvernée par des critères objectifs d'application <sup>(1)</sup>. Cette notion de rationalité est en fait ici purement formelle; faisant référence simplement aux conditions d'ordre logique qu'il faut poser pour qu'on puisse parler de choix en termes de préférence <sup>(2)</sup>. Il n'y a donc pas ici de théorie des « raisons » des choix à un niveau autre que formel et celle-ci a donc un caractère purement instrumental, justifiant dans ce cas la remarque faite par Michael et Becker [25] : « Pour les économistes, construire une grande partie de leur théorie des choix sur des différences de goûts est déroutant car ils n'ont aucune théorie utile de la formation des goûts ».

Cependant dans le cadre d'une ambition théorique qui désire expliquer les relations sociales non marchandes et en particulier celles internes à la famille, une théorie des choix familiaux de nature purement formelle ne saurait convenir.

(1) « Qualifier une action de rationnelle, c'est mettre en évidence une hypothèse empirique et une appréciation critique. L'hypothèse énonce que l'action fut faite pour certaines raisons, qu'elle peut être expliquée comme ayant été motivée par celles-ci... L'appréciation critique impliquée par l'attribution de rationalité doit établir que, jugée à la lumière des croyances de l'individu, l'action décidée a constitué un choix approprié et raisonnable des moyens en vue d'atteindre son objectif ». Cf. HEMPEL (C. G.) [17], *art. cit.*, p. 463.

(2) Étant donné une relation binaire de préférences  $R$  dans un ensemble  $X$ , on définira le choix dans toute partie non vide  $A$  de  $X$  par le sous-ensemble  $C(A) = \{x/x \in A \text{ et } (\forall y)(y \in A) \rightarrow x R y\}$ . La relation de préférences doit alors vérifier les conditions formelles qui lui permettront d'engendrer une fonction de choix, réalisant  $C(A) \neq \emptyset$  pour tout  $A \subset X$  et  $A \neq \emptyset$ . Voir par exemple : ARROW (K. J.) [1], SEN (A. K.) [34], HERZBERGER (H. G.) [18] et RICHTER (M. K.) [30].

Expliquer les relations sociales entre membres d'une famille, c'est expliquer la manière dont s'agencent et s'affrontent les préférences individuelles en fonction desquelles se décident les choix familiaux. On ne peut donc, comme l'écrit Willis [37] considérer que « la famille se comporte comme si elle tentait de maximiser une fonction d'utilité » de type collectif. D'abord parce que le « comme si » n'a aucune valeur informative sur les relations sociales dans la famille — de manière évidente, si la famille ne fait que comme si, elle ne maximise donc pas réellement une fonction d'utilité collective et la question demeure de savoir ce qu'elle fait réellement — ensuite parce que, précisément, on désire expliquer la réalité des relations sociales et non présenter un succédané de ces dernières.

Cette transformation nécessaire dans le statut méthodologique de la théorie des choix a été clairement perçue par les théoriciens de l'économie de la famille qui parlent de « fonction de bien-être » bien plus que de « fonction d'utilité » et tentent parfois de donner quelques justifications d'ordre non formel à leur fonction d'utilité collective.

Or, on va le constater, la seule justification un tant soit peu précise donnée par Becker <sup>(1)</sup> met en évidence l'inconfort relatif de l'approche retenue. D'une manière qui n'est peut-être pas surprenante, la notion de famille cellule sociale nécessairement harmonieuse n'est obtenue que par le refus de prendre en considération les problèmes redistributifs internes pouvant susciter des antagonismes de préférences et renvoie ainsi implicitement à la règle de choix collectifs bien particulière qu'affectionnent les économistes, celle de Pareto.

En effet, la structure familiale définie par Becker spécifie à deux niveaux les interactions sociales entre membres d'une même famille : au niveau des contraintes budgétaires d'abord, au niveau des préférences individuelles ensuite.

Au niveau des contraintes budgétaires, le lien tracé est celui d'une dépendance financière partielle entre membres d'une même famille. Cette dépendance financière est consacrée par la définition d'un chef de famille transférant des ressources budgétaires aux autres membres de la famille.

En repérant les individus de la famille par un indice  $k$ ,  $k=f$  pour le chef de famille, en notant  $Z^k$  les vecteurs de consommations individuelles,  $R_k$  les revenus individuels,  $h_k$  le transfert de revenu du chef de famille au membre  $k$  et  $\pi$  le vecteur prix, les contraintes budgétaires individuelles peuvent alors s'écrire :

$$\begin{aligned} \pi Z^f + \sum_{k \neq f} h_k &= R_f, \\ \pi Z^k &= R_k + h_k, \quad \text{pour } k \neq f. \end{aligned}$$

Comme  $h_k = \pi Z^k - R_k$ , la contrainte budgétaire du chef de famille peut s'écrire :

$$\pi Z^f + \sum_{k \neq f} \pi Z^k = R_f + \sum_{k \neq f} R_k.$$

---

(1) BECKER (G. S.) [5], *art. cit.*

Cette écriture n'est rien d'autre pour le moment qu'un simple enregistrement comptable d'une relation de dépendance financière partielle à l'intérieur de la famille. Mais elle suggère également beaucoup plus en faisant apparaître dans la contrainte budgétaire du chef de famille d'une part le « revenu social » de celui-ci, somme des revenus de tous les membres de la famille et d'autre part les vecteurs de consommation de tous les membres de la famille. Elle suggère la possibilité d'identifier la structure formelle des choix familiaux à celle des choix d'un seul individu dans la mesure où on peut introduire une fonction d'utilité collective cohérente qui représenterait les préférences de la famille.

Il semble qu'à ce niveau d'analyse, on ait repéré un problème fondamental : dans quelle mesure les relations sociales entre membres d'une même famille permettent-elles d'exprimer une préférence familiale? Comment s'articulent et se règlent les conflits de préférence à l'intérieur de la famille?

Ce problème fondamental n'est bien sûr pas propre à la famille. C'est là un problème classique abondamment étudié au niveau formel par la théorie des choix collectifs, celui du passage d'un ensemble de préférences individuelles à une préférence collective.

Cette théorie a montré qu'une fois réglés les problèmes formels relatifs à l'obtention d'une relation de préférence collective cohérente, la diversité des règles de choix collectif repose sur la diversité des jugements de valeur retenus de manière plus ou moins explicite dans la formulation du passage des préférences individuelles à la préférence collective <sup>(1)</sup>. Et ces jugements de valeur sans aucun doute traduisent la nature des relations sociales existant dans une famille et les contraintes s'exerçant entre les membres de ce groupe social.

Tous ces problèmes cruciaux sont littéralement évacués par Becker qui identifie la fonction d'utilité de la famille à celle du chef de famille. Pour reprendre ses propres termes <sup>(2)</sup> : « la fonction d'utilité familiale est identique à celle d'un de ses membres, le chef de famille, parce que, ce dernier étant attentif au bien-être des autres membres, il est possible d'intégrer toutes les fonctions d'utilité des membres de la famille en une seule fonction familiale cohérente. Ainsi, une fonction d'utilité familiale est la même que celle d'un des membres de la famille non pas en raison d'un pouvoir dictatorial de celui-ci sur les autres membres, mais parce que celui-ci (ou celle-ci) se préoccupe suffisamment des autres pour leur transférer volontairement des ressources ».

Cette identification, posée dès le départ sans autre justification qu'une vague référence au souci qu'aurait le chef de famille du bien-être des autres membres, semble pour le moins rapide.

En premier lieu, en posant par définition qu'un seul individu décide dans la famille et en identifiant ainsi la préférence collective de la famille à la préférence

---

(1) [2], [33] et [27]. La règle de choix collectifs de PARETO par exemple, reposant sur un principe d'unanimité, refuse à la collectivité la possibilité de faire un choix qui ne serait pas approuvé par tous les membres de celle-ci; alors que la règle de choix collectif majoritaire permet précisément à la majorité d'imposer ses préférences.

(2) BECKER (G.S.) [5], *art. cit.*, p. 1079.



d'un seul individu, cette analyse, contrairement à ce que pense Becker, transforme le chef de famille en dictateur au sens d'Arrow (1).

En second lieu, en éliminant explicitement les préférences des autres membres, l'analyse élimine implicitement tous les problèmes d'antagonisme de préférences au sein du groupe familial. Certes, Becker fait parfois référence aux préférences des autres membres de la famille mais toujours dans des contextes où les conflits de préférences sont éliminés — augmentation du revenu global de la famille avec augmentation corrélative des revenus de tous les membres — tentatives redistributives entre les autres membres de la famille annihilées par le chef de famille au moyen de transferts adéquats laissant les individus indifférents entre leur situation avant tentative redistributive et celle après transfert (2).

Ces contextes correspondent à des situations familiales comparables entre elles selon la règle de choix collectif de Pareto (3). Reposant sur un principe d'unanimité, cette règle de choix collectif ne peut permettre de comparer des situations de conflits de préférence au sein du groupe familial.

Tous les problèmes redistributifs sont ainsi évacués parce qu'ils sont censés être résolus par le chef de famille soucieux du bien-être des membres de la famille. Mais la conception que peut avoir le chef de famille du bien-être des autres membres est-elle toujours nécessairement en accord avec celles que ces membres peuvent avoir de leur propre bien-être ? Ou encore, pour reprendre certains termes de Becker (4), est-il toujours vrai « qu'un amour suffisant de l'un des membres garantisse que tous les autres membres agissent comme s'ils aimaient autant les autres qu'eux-mêmes » ?

Considérons par exemple deux individus  $f$  et  $k$  dont les rapports sont formalisés comme suit :

Fonctions d'utilité :

$$U_f(Z^f, Z^k) \quad \text{et} \quad U_k(Z^k).$$

Contraintes budgétaires individuelles :

$$\pi Z^f + h_k = R_f \quad \text{et} \quad \pi Z^k = R_k + h_k.$$

Contrainte globale :

$$\overline{R} = R_f + R_k.$$

(1) Selon ARROW, une règle de choix collectif fait apparaître un dictateur dans un groupe lorsqu'il existe un individu dont les préférences strictes sont fidèlement traduites par les préférences strictes du groupe. Pour faire apparaître de manière triviale un dictateur, il suffit ainsi d'identifier la fonction de préférence du groupe à celle d'un individu de ce groupe.

(2) BECKER (G.S.) [5], *art. cit.*, p. 1080.

(3) Soit deux situations familiales A et B. Selon la règle de choix collectif de PARETO, on dira que la famille désire au moins autant A que B si tous les membres de la famille désirent au moins autant A que B. Il est évident que A et B ne sont pas comparables selon cette règle de choix collectif si un individu préfère A à B et un autre individu préfère B à A. Cette référence simpliste à la règle de PARETO est manifeste chez BECKER, dans [4], *art. cit.*, p. 817, lorsqu'il écrit : « Nous supposons qu'une réduction dans le produit total du ménage n'améliore la situation d'aucun de ses membres et peut détériorer celle de l'un d'eux. En conséquence, chacun des membres désirera coopérer dans l'allocation de son temps et des biens afin de maximiser le produit total ».

(4) BECKER (G. S.) [5], *art. cit.*, p. 1080.

Supposons d'une part que l'individu  $f$  se préoccupe du bien-être de l'individu  $k$  – d'où la présence de  $Z^k$  dans la fonction d'utilité de  $f$  – en lui transférant une partie  $h_k$  de son revenu; d'autre part que l'individu  $k$  soit égoïste et sa fonction d'utilité une fonction croissante des composantes du vecteur  $Z^k$ .

Si aucun prix n'est nul, la situation choisie par l'individu  $k$  est  $h_k = R_f$  donc  $Z^f = 0$ . Il semble difficile d'admettre que ce soit également là le choix de l'individu  $f$ , même si ce dernier est altruiste (1).

Mais alors, comment se règle ce conflit de préférences, conflit révélé dès qu'on introduit dans la structure formelle de l'analyse une contrainte globale  $\bar{R} = R_f + R_k$  posant un problème de répartition ? Pour répondre à cette question, sans doute faudrait-il entrer dans l'analyse concrète des relations sociales existant au sein d'une famille, bref faire une analyse moins simpliste dont « le réalisme descriptif » semble répugner à beaucoup d'économistes (2).

## 2.2. Les aspects pragmatiques critiquables des tests

Dans la mesure où la critique précédente peut être admise, on est alors conduit à considérer que la théorie économique de la famille n'a pas pour objet d'expliquer au sens descriptif du terme les relations sociales mais plutôt d'en intégrer les effets par le biais des nouvelles variables  $\pi$  et  $R$ . Le modèle théorique  $\text{Max}.U(Z)$  sous contrainte  $\pi Z = R$  serait une explication « monologico-déductive » satisfaisante dans la mesure où la variance expliquée par la régression  $\sum_j a_{ij} \pi_j + b_i R$  représenterait une grande part de la variance observée de  $Z_i$  et des tests mettraient en évidence le caractère significativement non nul – au sens statistique – de la plupart des coefficients de régression ( ).

Pour apprécier la validité des tests pratiqués et en particulier savoir s'ils peuvent constituer des instruments potentiels de réfutation effective, il faut examiner d'une part la nature exacte des théorèmes de la théorie économique de la famille et d'autre part la manière dont on confronte ceux-ci aux observations disponibles.

---

(1) Cette argumentation s'applique aussi à la tentative faite par BECKER pour remplacer les modèles de sélection de groupe des socio-biologistes par des modèles « d'acteurs rationnels maximisant des fonctions d'utilité sous contrainte de ressources limitées ». Dans [6], BECKER prétend expliquer la survie d'individus altruistes en considérant que dès qu'il existe un altruiste dans un groupe, les individus bénéficiant de cet altruisme ont intérêt à agir dans l'intérêt du groupe, même s'ils sont égoïstes.

(2) Cette insuffisance dans l'analyse des relations sociales est parfois constatée par les théoriciens de l'économie de la famille. Ainsi, SCHULTZ (T.W.) [32], p. 10, remarque : « l'hypothèse selon laquelle la famille intègre le bien-être de ses membres dans une fonction d'utilité familiale cohérente attribue un rôle à la famille qui sans aucun doute excède sa capacité en tant qu'institution sociale ».

(3) La fonction purement instrumentale de la fonction d'utilité collective permettrait ainsi d'éviter les critiques de « réalisme descriptif » du genre de celle de RYDER qui note, à propos de la contribution de WILLIS que celui-ci a procédé à une destruction systématique du concept de famille et qu'il « a résolu le problème de l'économie de la famille par une dissolution de la notion de famille » [31].

(a) La première formulation du modèle, Max (3) sous contraintes (1) et (2) met en évidence le fait que les choix d'une famille résultent d'un programme d'allocation optimale des ressources. Comme le plan de consommations finales  $Z$  est par ailleurs un plan de consommations désirées sur un « cycle de vie », le modèle proposé est donc un modèle d'allocation intertemporelle optimale des ressources.

Or il existe plusieurs manières différentes d'introduire le temps dans l'analyse économique <sup>(1)</sup>. L'une des manières bien souvent privilégiée revient à traiter le temps comme on traite l'espace géographique en distinguant différentes catégories de biens en fonction de la date à laquelle ceux-ci deviennent disponibles. Cette procédure réinterprète simplement le modèle statique d'équilibre pour en faire un modèle d'équilibre intertemporel. Mais dans la mesure où l'économie  $a$ -temporelle, statique, est une économie de certitude totale, ce caractère se conserve dans le modèle intertemporel par l'introduction de marchés futurs pour tous les biens; de sorte que se trouve supprimé tout caractère d'incertitude et qu'ainsi les variables  $\pi$  et  $R$  expliquant  $Z$  dans les fonctions  $Z(\pi, R)$  peuvent être considérées comme les prix et revenus réalisés donc observés.

Cependant, même s'il existe certains marchés futurs, leur fonction est néanmoins loin d'être celle prévue par le modèle d'équilibre intertemporel et les agents économiques doivent donc nécessairement former des anticipations quant aux niveaux des prix dans les périodes futures et quant à la nature des contraintes techniques futures.

Pour éviter les complications inhérentes à l'incertitude liée aux anticipations et maintenir la similitude formelle entre modèle  $a$ -temporel et intertemporel on peut encore avoir recours à une hypothèse à cet égard commode. En effet, si comme le fait remarquer Bliss <sup>(2)</sup>, « tous les agents formulent leurs anticipations de prix avec une certitude complète (ceci constituant une description de leur état subjectif) et si les anticipations de chaque agent coïncident avec celles de tout autre agent, alors la situation est exactement similaire à celle qui résulterait de l'existence de marchés futurs ». On admet alors que les plans intertemporels sont fonction d'anticipations mais que celles-ci sont les mêmes pour tout agent économique et qu'elles se réalisent parce qu'elles sont compatibles.

C'est, me semble-t-il, exactement l'interprétation que donnent certains théoriciens au modèle de la théorie économique de la famille. Willis <sup>(3)</sup> par exemple écrit : « Une charpente de statique comparative à une période sera utilisée dans laquelle mari et femme d'âge et de caractéristiques donnés adoptent au début du mariage un plan maximisant l'utilité sur un cycle de vie... Le couple est supposé avoir un contrôle parfait et gratuit sur sa fertilité et posséder une prévision parfaite quant à toutes les variables démographiques et économiques

---

(1) Une bonne analyse des problèmes posés peut être trouvée dans le chapitre 3, « Equilibrium, Prices and Time » de l'ouvrage de BLISS (C.J.) [10].

(2) BLISS (C.J.) [10]. *ouvr. cit.*, p. 48.

(3) WILLIS (R.J.) [37], *art. cit.*, p. 17.

concernées sur la durée du mariage, de sorte que le plan du cycle de vie adopté *ex-ante* coïncide avec les observations *ex-post* de leur fertilité complète ».

Le caractère adéquat d'un modèle formellement analogue au modèle a-temporel de certitude parfaite peut néanmoins sembler douteux. Quels sont les arguments qu'on pourrait invoquer pour justifier l'identification des anticipations aux variables observées (1)? Certainement un effet d'apprentissage, mais qui ne peut se justifier pleinement que dans le cadre d'un état semi-stationnaire dans lequel le futur serait identique au passé sauf en ce qui concerne l'échelle des opérations. Autrement dit (2), « si chaque semaine peut être différente de la précédente, on doit prendre en considération les implications de ce fait pour les anticipations et le comportement des agents. En dehors de l'état semi-stationnaire, l'expérience passée ne peut être un guide parfait. Dans l'état semi-stationnaire, même dans un état de croissance semi-stationnaire, les grandeurs qui influencent directement les agents en particulier les prix relatifs, sont strictement invariantes dans le temps. Il est sans doute raisonnable dans ce seul cas, comme il ne l'est pas dans d'autres cas, de supposer que ce qui arrivera est prévu exactement par chaque agent ».

On conviendra sans doute ici de l'incompatibilité du modèle semi-stationnaire avec une théorie qui précisément met l'accent sur le pouvoir explicatif des variations de prix relatifs. Mais alors, ce que la théorie économique de la famille détermine est un plan intertemporel désiré de consommations finales en fonction d'anticipations propres à chaque famille et non nécessairement réalisées.

Les conséquences de cette interprétation du modèle d'allocation intertemporelle optimale des ressources à l'intérieur de la famille sont assez graves pour un programme de recherche visant à tester la théorie économique de la famille à l'aide de régressions des  $Z_i$  sur  $\pi$  et  $R$  observés.

Considérons d'abord le cas d'une étude empirique longitudinale concernant une même famille observée sur un certain nombre de périodes constituant l'horizon temporel du cycle de vie. Soit  $Z(\hat{\pi}, \hat{R})$  le plan intertemporel désiré au début de l'horizon, fonction de  $\hat{\pi}$  et  $\hat{R}$  variables anticipées pour les périodes de l'horizon temporel.

L'étude longitudinale fournit, pour les périodes de l'horizon, des observations  $(Z, \pi, R)$  grandeurs *ex-post*. Dans la mesure où ce qui se trouve réalisé de période en période dépend d'anticipations révisées de période en période, on ne peut interpréter  $Z$  comme le résultat d'un équilibre intertemporel de la famille résultant des variables  $\pi$  et  $R$  et on ne peut donc tester le modèle théorique à l'aide de ces observations.

Certains auteurs ont d'ailleurs noté ce fait : « la plupart des travaux récents ne sont dynamiques que dans le sens relativement trivial d'une maximisation sur un certain nombre de périodes sans incertitude concernant les valeurs futures des contraintes exogènes des décisions futures... Quand les valeurs des contraintes

---

(1) Identification cruciale pour la justification des tests pratiqués, comme on le verra par la suite.

(2) BLISS (C.J.) [10], *ouvr. cit.*, p. 62.

futures sont incertaines, alors il devient essentiel de comprendre et d'incorporer le caractère séquentiel du processus de décision » (1).

A moins d'introduire une connaissance parfaite du futur, soit par l'hypothèse d'existence de marchés futurs pour toutes les périodes du « cycle de vie », soit par l'hypothèse de prévision parfaite, il semble que l'aspect intertemporel introduit par une simple réinterprétation du modèle statique ne puisse fournir un cadre théorique adéquat aux phénomènes qu'on désire étudier. La nature nécessairement séquentielle du processus de décision met non seulement en évidence le caractère non décisif des tests proposés, mais également contribue à faire apparaître ce qu'il peut y avoir de paradoxal à « d'un côté internaliser toutes les satisfactions des membres de la famille en une seule fonction d'utilité et d'autre part utiliser cette même fonction d'utilité pour déterminer le nombre et la qualité des membres de la famille » (2).

Ainsi, non seulement la fonction d'utilité collective ne peut fournir un cadre susceptible d'intégrer — au sens descriptif du terme — les relations sociales non marchandes dans l'analyse traditionnelle du consommateur, mais également elle ne peut être logiquement supposée exogène dans la mesure où les préférences familiales dépendent de la composition de la famille (3) et de la qualité de ses membres (4).

La critique qu'on vient de formuler pour les études longitudinales s'étend aux études de coupes instantanées saisissant la situation de différentes familles à une même période. Abstraction faite de l'hypothèse d'interchangeabilité des familles et donc de l'homogénéité de base qu'elles introduisent nécessairement dans l'analyse, ces études négligent le fait que les situations familiales à une période donnée résultent d'un processus séquentiel de décisions prises dans les périodes passées en fonction d'anticipations incertaines dont aucune ne coïncide avec les données observées de prix et de revenu (5).

(b) Le niveau de critique précédent a mis l'accent sur le caractère non décisif des tests effectués en raison d'une absence de correspondance entre variables théoriques et variables observées, ou encore en reprenant la formulation d'Haavelmo [15], entre les variables « vraies » et les variables « d'observation ». Les premières permettant, lorsque leur comportement contredit les prévisions

---

(1) NERLOVE (M.) [26] *art. cit.*, p. 208, note (8).

(2) NERLOVE (M.) [26] *art. cit.*, p. 205.

(3) « Des problèmes conceptuels spécifiques se présentent si la fonction d'utilité représente la famille plutôt que l'individu; si celle-ci incorpore les préférences des enfants, elle possède des éléments endogènes ». *cf.* GARDNER (B.) [12].

(4) « Si l'expérience agit sur les préférences, alors l'éducation peut affecter les préférences d'une manière jusqu'à présent non spécifiée ». *cf.* MICHAEL (R.T.) [24].

(5) D'une manière générale, il faut noter ici la difficulté qu'il peut y avoir à tester une hypothèse de comportement, ne serait-ce que par le biais des variables susceptibles d'être prises en considération par l'agent économique. Comme le remarque très justement HEMPEL, « pour juger de la rationalité d'une décision, nous devons prendre en considération non pas les faits empiriques — particuliers ou généraux — qui sont concrètement importants pour le succès ou l'échec de l'action entreprise, mais l'information concernant ces faits que possède l'individu. Manifestement, une décision peut clairement être qualifiée de rationnelle même si elle repose sur des informations incomplètes ou empiriquement fausses » [17], *ouvr. cit.*, p. 464.

théoriques, de conclure à la réfutation de la théorie alors que les secondes laissent ouverte la possibilité qu'une inexactitude de mesure ou erreur d'observation puisse être responsable de la contradiction observée.

Mais précisément cette absence de correspondance devrait susciter autant de contradictions empiriques que de corroborations apparentes. Il reste donc, pour clore cette critique, à rendre compte des raisons pour lesquelles la plus grande part des tests présentés semble plaider en faveur de la théorie.

Pour sortir des généralités, je prendrai comme support de critique l'un des problèmes centraux de la théorie économique de la fertilité, la variation d'abord décroissante puis ensuite croissante du nombre d'enfants avec le revenu familial.

Cette courbe en *U* peut être prise en compte par deux types différents d'explication. Le premier type d'explication suggèrera que des élasticités revenu du nombre d'enfants tantôt positives, tantôt négatives, sont l'indication d'une hétérogénéité des goûts selon les classes de revenu. Le second type d'explication, privilégié par les théoriciens de l'économie de la famille, cherchera à rendre compte de cette différence de signe par des effets prix sur des familles dont les préférences sont identiques.

L'explication présentée par l'école de Chicago semble partir d'un paradoxe apparent, d'un puzzle d'après Leibenstein [22]; dans la mesure où les goûts sont homogènes et les enfants ne sont pas un bien inférieur, l'élasticité-revenu du nombre d'enfants devrait être toujours positive. Comment résoudre cette contradiction apparente ?

Notons d'abord que dans le cadre d'un modèle intertemporel d'allocation optimale de ressources, pratiquement rien de déterminé ne peut être obtenu quant aux résultats de statique comparative qu'on désirerait formuler <sup>(1)</sup>. La complexité du modèle proposé autorise donc au départ l'introduction discrétionnaire de tout un ensemble d'hypothèses *ad hoc* <sup>(2)</sup> permettant de rendre compte d'une relation observée quelconque. D'aucuns y verront la preuve d'un très grand pouvoir explicatif, d'autres l'incapacité de réfuter le modèle théorique, simple discours non réfutable d'interprétation des observations.

En l'occurrence ici, la contradiction apparente est levée par l'introduction de différences de qualité entre enfants selon les classes de revenus ([7], [8]). Dans la mesure où la qualité des enfants désirés augmente avec le revenu familial de

---

(1) BLISS (C. J.) [10], *ouvr. cit.*, chap. 4, « Semi-Stationary Growth ».

(2) GARDNER (B.) [12], *art. cit.*, p. 103, note par exemple que : « Adopter une approche considérant les enfants comme une demande dérivée fournit un modèle dans lequel des prévisions *a priori* sur les signes des coefficients de prix ne sont pas évidentes... Ceci rend le test du modèle difficile car si une prévision n'est pas vérifiée, nous ne pouvons savoir si la variable en question doit être rejetée en tant que déterminant de la fertilité ou si nous avons simplement fait une restriction incorrecte de manière à obtenir la prévision... Dans cet esprit je ne ferai aucune prévision sur les signes des coefficients de régression car pratiquement n'importe quoi peut être justifié *ex-post* ».

Par ailleurs, GRONAU (R.) remarque que « la théorie économique est de peu d'aide pour prédire la direction et la grandeur des effets de la plupart des variables discutées. L'évaluation et l'interprétation de nos résultats doivent donc reposer dans une grande mesure sur l'évidence indirecte, celle collectée par des scientifiques dans certains domaines voisins des sciences sociales et au moins partiellement sur des observations intuitives » [14].

même qu'augmente le coût d'opportunité du temps consacré au travail interne, le prix fictif des enfants en termes des autres consommations finales s'accroît. On tient donc là un effet prix susceptible de compenser l'effet revenu positif. En d'autres termes, même si le nombre désiré d'enfants — à qualité identique — n'est pas un bien inférieur <sup>(1)</sup> au sens conventionnel de ce terme, l'effet prix qu'on vient de noter induit une substitution entre consommations finales, vers des enfants en moins grand nombre mais de qualité supérieure et vers une plus grande part de temps consacré au travail externe <sup>(2)</sup>.

Cette distinction qualité-quantité permet ainsi de réconcilier les observations et le modèle théorique. Mais s'agit-il d'une corroboration empirique ou d'une réconciliation *ad hoc* réalisée par des hypothèses auxiliaires diminuant le « degré de réfutabilité » [29] du modèle ? Un certain nombre d'arguments peuvent laisser croire au second terme de l'alternative.

En premier lieu, les interactions qualité-quantité peuvent s'étendre à l'ensemble de toutes les consommations finales. Becker et Lewis <sup>(3)</sup> le font d'ailleurs remarquer mais n'en limitent pas moins l'application aux seules consommations finales que sont les enfants. Or, si on introduit systématiquement une composante qualité pour toutes les consommations finales, composante variant dans le même sens que le revenu familial, on supprime ou on limite considérablement l'importance de l'effet prix. L'effet revenu resterait donc prédominant et la relation observée entre nombre d'enfants à qualité variable et revenu devrait être toujours croissante, à supposer une identification possible entre nombre d'enfants désiré et nombre d'enfants observé.

En second lieu, cette transposition impeccable de l'analyse traditionnelle du consommateur au domaine de la fertilité dépend de la validité de deux hypothèses cruciales pour le programme de recherche de la théorie économique de la famille, celle de rendements d'échelle constants et celle d'absence de production jointe <sup>(4)</sup>.

Si ces deux hypothèses sont vérifiées, on peut écrire  $C(Z, p, w)$  sous la forme  $\sum_i C_i(Z_i, p, w)$  et :

$$\pi_i = \frac{\partial C_i}{\partial Z_i} = \frac{C_i}{Z_i},$$

n'est fonction que de  $p, w$  et des contraintes techniques concernant la production de la seule consommation  $Z_i$ . Dans ce cas les différences de prix fictifs entre

(1) Bien qu'une certaine imprécision demeure quant à la variable croissant avec le revenu. Chez BECKER et LEWIS [7], *art. cit.*, p. 281, il s'agit bien du nombre d'enfants à qualité constante alors que chez KEELY (M. C.), il s'agirait plutôt de la « quantité des services des enfants » [19] p. 463.

(2) Le retournement de la courbe, passé un certain seuil de revenu s'explique ensuite par la prédominance de l'effet revenu sur l'effet prix lorsque diminue l'importance de la « dotation initiale en qualité » dans la qualité totale des enfants (BECKER et NIGEL [8], *art. cit.*).

(3) [7], *art. cit.*, p. 280.

(4) POLLACK (R. A.) et WACHTER (M. L.) [28], *art. cit.*

familles ne reflètent que des différences de prix de facteurs ou de contraintes techniques et non des différences de préférences concrétisées par des choix différents de  $Z$ .

Par contre, en cas de rendements d'échelle variables,  $\pi_i$  dépend du niveau désiré de  $Z_i$  (1), et plus généralement dans le cas de production jointe avec une contrainte de production du type  $F(Z, x, t_c)=0$ , le vecteur des prix fictifs est fonction de  $Z$ , donc des préférences de la famille.

Ainsi, même si on réussit à expliquer la plus grande part des différences entre familles par des niveaux différents de prix fictifs, on n'en a pas pour autant réduit l'hétérogénéité des goûts puisque les différences de prix fictifs traduisent en partie des préférences différentes. La séparation des effets techniques et des effets de goûts exigerait pour le moins une estimation directe des fonctions de production familiale et ce n'est pas là l'un des moindres paradoxes que de constater le peu d'importance accordée aux problèmes d'estimation des contraintes techniques dans une analyse où l'un des aspects originaux résultait précisément de l'accent mis sur le rôle productif interne de la famille.

## CONCLUSION

S'il est permis de porter un jugement appréciatif d'ordre général sur le programme de recherche de la Théorie Économique de la Famille, on retiendra d'abord l'aspect positif qu'il peut y avoir à refuser d'expliquer les décisions économiques d'une famille en faisant abstraction de tout un ensemble de variables jusqu'alors négligées par l'analyse traditionnelle du consommateur.

Mais l'erreur fut sans doute de croire qu'une intégration de nouvelles variables socio-économiques pouvait se réaliser de manière satisfaisante dans le cadre de cette analyse traditionnelle et la cause de cette erreur réside sans doute dans la volonté manifeste de réduire l'importance des différences de goûts entre familles.

Certes, l'économiste ne dispose d'aucune théorie précise de la formation des goûts, mais cette absence légitime-t-elle un postulat d'identité fondamentale des préférences ?

Le modèle adopté aboutit à une théorie particulière de la famille qu'on pourrait qualifier de famille parétienne non seulement parce que la fonction d'utilité collective n'est justifiée qu'en faisant abstraction des relations conflictuelles issues d'antagonismes de répartitions internes à la famille, mais également parce que l'allocation familiale des ressources doit être optimale au

---

(1) L'existence de rendements d'échelle variables est également fatale pour la validité de la transcription de la contrainte  $C(Z, p, w)=R$  en  $\sum_i \pi_i Z_i=R$ . En effet, cette transcription n'est possible que si la fonction  $C(Z, p, w)$  est homogène de degré un en  $Z$  et cette homogénéité est assurée par des rendements d'échelle constants pour la contrainte technique  $F(Z, x, t_c)=0$ .



sens de Pareto pour qu'on puisse y faire correspondre des prix fictifs pour les consommations finales hors marché <sup>(1)</sup>.

En ce sens, l'économie familiale serait le domaine privilégié des optima de Pareto qu'on s'est plu à abandonner dans le cadre des modèles économiques nationaux en raison de critiques répétées.

Mais, précisément, ces critiques peuvent être formulées à l'encontre de la Théorie Économique de la Famille, en particulier l'inadéquation empirique fondamentale qu'il peut y avoir à formuler un modèle intertemporel par simple réinterprétation du cadre théorique a-temporel.

C'est la conscience d'une telle inadéquation qui entraîna une révision fructueuse des modèles d'équilibre général walrassiens [36] et conduisit Hahn [16] à écrire : « Nous trouvons donc raisonnable d'exiger de notre notion d'équilibre qu'elle reflète le caractère séquentiel des économies réelles. Mais je crois que nous exigeons plus que cela : nous désirons qu'elle soit séquentielle de manière essentielle, c'est-à-dire qu'il ne devrait pas être possible sans critique de reformuler cette notion d'une façon non séquentielle. Et cela exige alors que soient explicitement et essentiellement introduits les processus d'informations et de coûts, d'anticipations et d'incertitude ».

Pour ne pas abandonner l'ensemble considérable de données accumulées par les études empiriques des théoriciens de la famille et les utiliser de manière fructueuse, un changement d'optique théorique et empirique devient alors nécessaire <sup>(2)</sup>.

Dans la mesure où les prix fictifs sont un mélange d'influences techniques et de préférences différentes, on doit reconnaître qu'à moins d'estimer directement des fonctions de coût du type  $C(Z, p, w)$ , on ne pourra séparer dans l'explication des choix familiaux ce qui est imputable à des contraintes techniques de ce qui est imputable à des goûts différents.

L'accent devrait donc être mis d'une part sur l'estimation directe des fonctions de coût, à défaut de celle des fonctions de production, et d'autre part dans la mesure où les consommations finales sont mesurables de manière précise, sur les relations empiriques observées du type  $Z_i(p, w, R)$ , non plus considérées comme un plan intertemporel désiré sur un cycle de vie, mais comme le résultat d'un processus de décisions séquentiel qu'il resterait à préciser.

L'analyse y gagnerait sans doute en complexité descriptive et perdrait peut-être une partie de son unité pour éclater en de multiples compartiments spécifiques aux différents types de consommations finales. Comme le faisait

---

(1) D'où l'existence de tout un discours sur la capacité qu'aurait une famille à internaliser les effets externes : « La famille existe en tant qu'institution parce qu'en raison de l'altruisme et de mécanismes non marchands par lesquels elle est capable de répartir les biens et le bien-être entre ses membres, elle a à la fois la volonté et la capacité de résoudre des problèmes d'allocation avec biens publics, externalités que les marchés impersonnels ne peuvent prendre en compte que de manière imparfaite ». WILLIS (R. J.) [37], *art. cit.*, p. 19.

(2) On suivra en ce domaine les recommandations faites par POLLAK (R. A.) et WACHTER (M. L.) [28], *art. cit.*

remarquer Griliches [13] « si nous devons étudier la demande d'enfants plutôt que celle de chaînes haute fidélité, nous devons nous demander ce qui distingue les enfants d'autres biens durables qui consomment également du temps ».

## BIBLIOGRAPHIE

- [1] ARROW (K. J.), Rational Choice Functions and Ordering, *Economica*, mai 1959.
- [2] ARROW (K. J.), *Social Choice and Individual Values*, Wiley, New York, 1951; 2<sup>e</sup> éd., 1963.
- [3] BECKER (G. S.), A Theory of the Allocation of Time, *Economic Journal*, septembre 1965.
- [4] BECKER (G. S.), A Theory of Marriage : Part I, *Journal of Political Economy*, vol. 81, 1973, p. 814.
- [5] BECKER (G. S.), A Theory of Social Interactions, *Journal of Political Economy*, vol. 82, n° 6, 1974, p. 1066.
- [6] BECKER (G. S.), Altruism, Egoism and Genetic Fitness : Economics and Sociobiology, *Journal of Economic Literature*, septembre 1976.
- [7] BECKER (G. S.) et LEWIS (H. G.), On the Interaction Between the Quantity and Quality of Children, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, mars-avril 1973.
- [8] BECKER (G. S.) et NIGEL (T.), Child Endowments and the Quantity and Quality of Children, *Journal of Political Economy*, vol. 84, n° 4, août 1976.
- [9] BLAUG (M.), The Empirical Status of Human Capital Theory : a Slightly Jaundiced Survey, *Journal of Economic Literature*, vol. 14, n° 3, septembre 1976, p. 833.
- [10] BLISS (C. J.), *Capital Theory and the Distribution of Income*, North Holland, Amsterdam, Oxford, 1975.
- [11] FRIEDMAN (M.), The Methodology of Positive Economics, *Essays in Positive Economics*, The University of Chicago Press, Chicago, 1953.
- [12] GARDNER (B.), Economics of the Size of North Carolina Rural Families, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, 1973, p. 101.
- [13] GRILICHES (Z.), Comment, *Journal of Political Economy*, vol. 82, n° 2, mars-avril 1974.
- [14] GRONAU (R.), The Effect of Children on the Housewife's Value of Time, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, mars-avril 1973.
- [15] HAAVELMO (T.), The Probability Approach in Econometrics, *Econometrica*, vol. 12, suppl. juillet 1944.
- [16] HAHN (F. H.), *On the Notion of Equilibrium in Economics*, Cambridge University Press, 1975.
- [17] HEMPEL (C. G.), Aspects of Scientific Explanation, *Aspects of Scientific Explanation and Other Essays in the Philosophy of Science*, Free Press. Macmillan, New York. 1965. p. 463.
- [18] HERZBERGER (H. G.), Ordinal Preference and Rational Choice, *Econometrica*, mars 1973.
- [19] KEELY (M. C.), Comment on Leibenstein, *Journal of Economic Literature*, vol. 13, n° 2, juin 1975.
- [20] LAKATOS (T.), *The Methodology of Scientific Research Programmes*, Cambridge University Press, 1978.
- [21] LANCASTER (K. J.), A New Approach to Consumer Theory, *Journal of Political Economy*, n° 74, avril 1966.
- [22] LEIBENSTEIN (H.), An Interpretation of the Economic Theory of Fertility : Promising Path or Blind Alley?, *Journal of Economic Literature*, vol. 12, n° 2, juin 1974.
- [23] LEVY-GARBOUA (L.), La nouvelle théorie du consommateur et la formalisation des choix, *Consommation*, n° 3, juillet-septembre 1976.
- [24] MICHAEL (R. T.), Education and the Derived Demand for Children, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, 1973, p. 134.
- [25] MICHAEL (R. T.) et BECKER (G.), On the New Theory of Consumer Behavior, *Swedish Journal of Economics*, décembre 1973.
- [26] NERLOVE (M.), Household and Economy: Towards a New Theory of Population and Economic Growth, *Journal of Political Economy*, vol. 82, mars-avril 1974, p. 209.

- [27] PATTANAİK (P. K.), *Voting and Collective Choice*, Cambridge, 1971.
- [28] POLLACK (R. A.) et WACHTER (M. L.), The Relevance of the Household Production Function and its Implications for the Allocation of Time, *Journal of Political Economy*, vol. 83, n° 2, avril 1975.
- [29] POPPER (K. R.), *The Logic of Scientific Discovery*, Hutchinson and Co., Londres, 1959, p. 82.
- [30] RICHTER (M. K.), Duality and Rationality, *Journal of Economic Theory*, vol. 20, n° 2, avril 1979.
- [31] RYDER (N. B.), Comment : Part II, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, 1973, p. 66.
- [32] SCHULTZ (T. W.), The Value of Children : An Economic Perspective, *Journal of Political Economy*, vol. 81. 1973.
- [33] SEN (A. K.), *Collective Choice and Social Welfare*, Holden-Days Inc., San Francisco, 1970.
- [34] SEN (A. K.), Choice Function and Revealed Preference, *Review of Economic Studies*, juillet 1971.
- [35] STIGLER (G. J.) et BECKER (G. S.), De Gustibus Non Est Disputandum, *American Economic Review*, mars 1977.
- [36] WEINTRAUB (E. R.), *Microfoundations: the Compatibility of Microeconomics and Macroeconomics*, Cambridge University Press, 1979.
- [37] WILLIS (R. J.), A New Approach to the Economic Theory of Fertility Behavior, *Journal of Political Economy*, vol. 81, n° 2, mars-avril 1973.